

« *N'ayez pas peur... »*
À propos du conte de Grimm : L'homme qui s'en
alla pour connaître la peur

Alexandre Feye

*Le sage et le fou ignorent la peur, cependant
l'un domine la mort et l'autre en est l'aliment.*³⁸⁷

Introduction

À l'heure où l'Europe entière assiste impuissante au déferlement des troupes françaises partout victorieuses en route vers Moscou, Wilhelm et Jacob Grimm, sentant certainement la nécessité de sauver la tradition orale germanique de la modernisation révolutionnaire et de l'affadissante rationalisation des sciences et des lettres, entreprennent la collection systématique des contes et légendes de leur région, la Hesse d'abord, et de toutes les terres allemandes ensuite. Ils publient en 1812 leur premier recueil.

Leur idée géniale, déjà esquissée par Charles Perrault en France plus d'un siècle auparavant, ne voile qu'en apparence l'imminent péril qui guette l'Europe à cette époque : l'érosion des dernières traditions orales d'Occident, ou plutôt leur agonie vraisemblablement souhaitée. *Verba volant scripta manent*³⁸⁸.

³⁸⁷ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XI, 18.

³⁸⁸ Les paroles s'envolent alors que les écrits demeurent.

Les druides celtes n'ont pas écrit et leur sagesse ne nous est guère parvenue.

Ainsi, en 1806, lorsque les frères Grimm commencent l'inventaire et la transcription de quelque deux cent quarante contes et légendes, le millénaire Empire Romain Germanique vient d'expirer. Ne fallait-il pas, comme à la chute de l'Empire Romain d'Occident, en sauver la culture et la science ? Sans eux le « Moyen Âge » qui suivit eut été plus noir encore...



Depuis l'essor phénoménal des doctrines paracelsiennes et de l'alchimie en général au XVI^{ème} siècle dans le monde germanique, la Renaissance des sciences traditionnelles s'est pratiquement éteinte avec la mort de l'empereur Rodolphe en 1612, qui sonne comme la fin de la recreation pour les alchimistes. La vaillante contre-réforme menée par les Jésuites, la désastreuse guerre de Trente Ans et le rationalisme castrateur du XVIII^{ème} siècle ont achevé de faire disparaître les plus saillants souvenirs de quelque adepte que ce fut, traces les plus évidentes de cette remarquable époque où la science et la foi cohabitèrent sans s'exclure l'une l'autre, en expurgeant les esprits de tout type de sectarisme.

De 1612 à 1812, voilà précisément deux siècles qu'est mort le prince des alchimistes, l'empereur Rodolphe II de Habsbourg. Durant cette période, les différentes sciences occultes sont à la fois traquées par les autorités religieuses sous le fallacieux prétexte d'homogénéisation confessionnelle ou de lutte contre l'hérésie, et méprisées par les hommes de science qui, s'appuyant sur les trois principes énoncés par Léonard de

Vinci³⁸⁹, leur dénie l'appellation de « sciences » et ensevelissent ensuite leur existence. Ainsi ne reste-il de tradition orale vivante qu'en de rares endroits plus secrets.

Les foyers, par exemple, demeurent des lieux de transmission orale parfaitement incontrôlables par une quelconque police que ce soit. Les inquisiteurs de l'époque ne peuvent mettre la main sur ce que les mères racontent à leurs enfants. Notre époque moderne, quant à elle, a su remédier, par l'invention de la télévision et de la Toile numérique, à cette lacune dans les outils d'inspection du pouvoir désireux de contrôler la culture. En cette matière le progrès est patent !

Le titre de leur premier ouvrage, *Kinder-und Hausmärchen*, « Contes de l'Enfance et du Foyer » (1812), laisse entrevoir l'importance de la transmission familiale autour d'un feu, celui de la déesse grecque Hestia.

Nous nous sommes proposé de commenter un des contes contenus dans ce recueil, après nous être aperçu que s'y trouvaient rapportées d'étonnantes aventures occultes, assez rarement évoquées. Notre étude s'apparentera à une série d'hypothèses difficilement démontrables.

Le conte *von Einem der Auszog um das Fürchten zu lernen*³⁹⁰, « l'homme qui sortit pour apprendre la peur », dont il sera question ici, est peu connu. Cela provient sans doute de sa dimension importante, de son caractère effrayant (*gruselig*, dit-on outre-Rhin) et de son dénouement peu sensationnel. De nombreuses anthologies ne l'ont pas repris.

³⁸⁹ Toute science doit être fondée sur des principes mathématiques et sur l'expérience, et celle-ci doit pouvoir se produire systématiquement. Tout savoir ne remplissant pas ces trois conditions ne peut revendiquer le titre de « science ». Toute science traditionnelle, non basée sur la découverte, mais sur la transmission, et dépourvue de principes mathématiques connus, est dès lors exclue. Cf. G. Séailles, « Léonard de Vinci savant – Sa méthode et sa conception de la science », *Revue des Deux Mondes*, t. 107, 1891, pp. 141-144.

³⁹⁰ *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*, KHM 4 (référence du catalogue des contes de Grimm). Le conte est également répertorié par Aarne Thompson sous la cote AT 326.

Une autre raison plus historique explique le désintéressement envers ces contes. En effet, les contes de Grimm en général, et les plus terribles en particulier, furent interdits en Allemagne de l'Ouest après la seconde guerre mondiale. Ils furent jugés « partiellement responsables³⁹¹ » de la cruauté des Nazis. Ce n'est que vingt-cinq ans plus tard que l'ostracisme s'atténua progressivement.

« L'homme qui sortit pour apprendre la peur », le quatrième conte du recueil n'est certes pas le moins intéressant. C'est ce que nous nous hasarderons à démontrer en y apposant notre commentaire. Comme il arrive souvent dans notre société démocratique dégénérée, les choses les plus connues du grand public ne sont pas les meilleures !

Il est évident que nous tirons inspiration du *Fil de Pénélope* d'Emmanuel d'Hooghvorst dans ses remarquables articles sur les contes de Perrault : Peau d'Âne, le Chat Botté, Riquet ou encore la Barbe Bleue. Nous sollicitons la bienveillance et l'indulgence de nos lecteurs à lire cet essai comme un modeste hommage, et non comme un mauvais pastiche.

La démarche intellectuelle est d'ailleurs incomparable et même inversée : L'auteur du *Fil de Pénélope* s'est probablement rendu compte du sens alchimique des contes cités ci-dessus après avoir réalisé personnellement une expérience du Grand Œuvre. À l'inverse, à la lecture de plusieurs contes de Grimm, nous avons choisi celui-ci, qui nous a semblé intrigant. Nous nous sommes ensuite efforcé en l'analysant d'y trouver un contenu traditionnel ou alchimique !

Devant l'étrangeté du récit, une grande quantité d'auteurs n'ont exposé que de pauvres commentaires psychologiques³⁹², d'autres ont même parodié le conte en le

³⁹¹ Cf. le rapport de 1947 du Major britannique T.J. Leonard, « First steps in cruelty », *British Zone Review* 1, 37, pp. 10-13.

³⁹² Franz Fühmann, Søren Kierkegaard, Hedwig von Beit, Bruno Bettelheim, pour n'en citer qu'une poignée.

déformant. Nous ne connaissons aucune véritable étude sur ce conte, excepté le succinct commentaire de Heinz Rölleke. Toutefois, il en existe certainement. Nous n'avons pas pris la peine de scruter les bibliothèques en cette matière.

N'est-il pas étonnant de voir tant de gens lire ces contes, sans même s'interroger sur leur signification profonde, comme si ces fables en avaient toujours été dépourvues ? Leur saveur semble s'être perdue...

*Je vois l'homme d'autant plus inquiet qu'il a perdu
le goût des fables*³⁹³.

Condensé du conte

Histoire de celui qui sortit pour apprendre la peur

Un père avait deux fils : l'aîné, sagace et habile dans tous ses gestes, le cadet, bon à rien, incapable d'apprendre quoi que ce soit.

Cependant, là où quiconque frissonnerait d'effroi, le puiné reste sans émotion, n'éprouvant ni peur ni frisson.

Lorsque son père lui demande quel métier il désire apprendre, celui-ci répond sans hésiter qu'il désire apprendre la peur.

On l'envoie premièrement chez le bedeau pour connaître l'épouvante. Celui-ci se déguise en fantôme et le surprend à minuit au sommet du clocher de l'église. Notre héros précipite le sacristain en bas de l'escalier sans le moindre émoi.

Il est de ce fait définitivement renvoyé de chez son père, quitte le foyer avec cinquante talents en poche. « Ah ! si seulement je pouvais apprendre à frissonner », fredonne-t-il sans cesse.

³⁹³ Louis-Ferdinand Céline.

En chemin, un homme lui indique une potence à laquelle pendent sept suppliciés, espérant ainsi lui enseigner le précieux tressaillement. Après avoir allumé un feu, il les décroche tous les sept par pitié, mais s'apercevant qu'ils n'esquissent pas le moindre mouvement et qu'ils laissent plutôt brûler leurs haillons, il décide de les raccrocher au gibet.

Vient enfin un charretier qui le conduit dans une auberge. Il y apprend l'existence d'un château hanté, dont le roi a promis sa fille en mariage à qui le délivrerait des méchants esprits qui y ont élu domicile. Nul ne peut y demeurer trois nuits sans périr, dit-on.

Notre intrépide tente l'aventure. Le roi lui accorde trois objets. Il choisit du feu, un tour de potier et une planche à couper avec un couteau.

La première nuit, deux gros chats noirs apparaissent au hardi jeune homme après qu'il a attisé son feu et lui proposent de jouer aux cartes. « Certainement », rétorque-t-il, « mais il me faut d'abord vous tailler les griffes ! » Une fois leurs pattes sur la planche, il les pourfend avec son couteau et les jette morts dans la douve. Surviennent alors de partout une multitude de chats et de chiens noirs qui tentent d'éteindre son feu. Ils sont bravement mis en fuite ou occis par notre Don Quichotte. Il se couche ensuite sur un lit qui l'emporte partout dans le château en volant par-dessus les escaliers et au travers des salles. Ils renversent tout sur leur passage si bien qu'il se retrouve submergé sous une montagne.

Le matin, le roi s'enquerra de la santé du jeune-homme. À sa grande surprise, il se porte très bien.

Lors de la deuxième nuit, un demi homme s'introduit par le conduit de la cheminée. Quelques instants plus tard, la deuxième moitié du corps apparaît. Il réassemble les deux parties et redonne vie à l'affreux bonhomme qui, entre-temps s'était assis à sa place sur le tour. Hans – certaines versions du conte le nomment ainsi – bouscule violemment l'usurpateur et

reprend son siège. Sur ces entrefaites dévale une cohorte d'hommes semblables. Ils s'installent et se mettent à jouer aux quilles avec neuf tibias et deux crânes. Hans se joint à eux mais arrondit préalablement les crânes au moyen de son tour de potier afin qu'ils roulent parfaitement. Il perd une partie de son argent. Les joueurs disparaissent avant que minuit ne sonne.

Au roi, notre personnage déclare naïvement qu'il a joué aux quilles.

L'ultime aventure nocturne commence par la venue de six grands individus qui lui apportent un cercueil. Dans celui-ci notre héros trouve le cadavre glacial de son cousin, qui avait trépassé peu de temps auparavant. Il tente à plusieurs reprises de le réchauffer. Enfin, il se met au lit avec le macchabée. Celui-ci, revenu à la vie, s'écrie : « Maintenant je vais t'étrangler ! » En voilà une gratitude ! Il replace son cousin dans son sarcophage, en referme le couvercle et le confie aux six géants qui l'emportent.

C'est alors qu'entre un immense vieillard avec une longue barbe blanche. Ce dernier lui annonce qu'il va bientôt apprendre à frissonner, mais qu'il lui faut d'abord mourir. Le jeune homme n'est pas si pressé et se lance à l'assaut de l'ancêtre. Ils parviennent à une forge. Dans leur joute, l'homme à la barbe empoigne une lourde hache et enfonce d'un coup une enclume dans la terre. Le jeune Hans s'empare à son tour de l'instrument et plante la barbe blanche de son ennemi dans une autre enclume.

Le vieillard vaincu indique au jeune héros une cave contenant trois coffrets remplis d'or, et disparaît.

« Tu as libéré le château de ses fantômes, tu épouseras ma fille », signifie le roi.

« Voilà qui me réjouit », dit Hans.

Le jeune roi Hans et son épouse goûtèrent aux joies du mariage. Il ne se plaignait que d'une chose : de ne point connaître le frisson.

Lassée par ce refrain, la reine envoya chercher au lac un seau d'eau plein de goujons qu'elle versa par surprise sur son mari endormi. Celui-ci se réveilla et s'écria : « Ah, à présent je frissonne ! »

Entrons à présent dans le vif du texte et tentons d'en retrouver la trame.

Texte structuré par épisodes, et commentaire.

L'origine auprès du père

Un père avait deux fils ; le premier était réfléchi et intelligent ; il savait se tirer de toute aventure. Le cadet en revanche était sot, incapable de comprendre et d'apprendre. Quand les gens le voyaient, ils disaient : « Avec lui, son père n'a pas fini d'en voir. » Quand il y avait quelque chose à faire, c'était toujours à l'aîné que revenait la tâche, et si son père lui demandait d'aller chercher quelque chose, le soir ou même la nuit, et qu'il fallait passer par le cimetière ou quelque autre lieu terrifiant, il répondait : « Oh non ! père, je n'irai pas, j'ai peur. » Car il avait effectivement peur.

Quand, à la veillée, on racontait des histoires à donner la chair de poule, ceux qui les entendaient disaient parfois : « Ça me donne le frisson ! » Le plus jeune des fils, lui, assis dans son coin, écoutait et n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils voulaient dire. « Ils disent toujours : « Ça me donne la chair de poule ! ça me fait frissonner ! Moi, jamais ! Voilà encore une chose³⁹⁴ à laquelle je ne comprends rien. »

³⁹⁴ Dans le texte, *eine Kunst*, « un art » ; en effet, c'est bien du Grand Art d'alchimie dont il s'agit, comme nous tenterons de le démontrer plus tard.

Il arriva qu'un jour son père lui dit : « Écoute voir, toi, là dans ton coin ! Tu deviens grand et fort. Il est temps que tu apprennes à gagner ton pain. Tu vois comme ton frère se donne du mal, avec toi c'est peine perdue³⁹⁵. » - « Eh ! père, » répondit-il, « j'apprendrais bien volontiers. Si c'était possible, je voudrais apprendre à frissonner. C'est une chose que j'ignore totalement. » Lorsqu'il entendit ces mots, l'aîné des fils songea : « Seigneur Dieu ! quel crétin que mon frère ! Il ne fera jamais rien de sa vie. » Le père réfléchit et dit : « Tu apprendras bien un jour à avoir peur. Mais ce n'est pas comme ça que tu gagneras ton pain. »

La phratrie de deux est un thème bien connu dans les contes. La plupart du temps, c'est le plus jeune, celui que la nature semble avoir moins doté que l'autre, ou que son rang de cadet ne destine pas à un héritage, qui épouse finalement la fille du roi ou hérite des richesses familiales.

Notre puiné est décrit sot³⁹⁶ et ignare. À tout le moins diffère-t-il³⁹⁷ de son grand frère, l'efficace et l'intelligent selon ce monde. *Ce sont les fainéants et les bénis de Dieu qui gagneront le céleste enjeu, et non les travailleurs et les intelligents de ce monde* ³⁹⁸.

Le plus jeune, assis humblement dans un coin de la pièce comme Cendrillon, paraît certainement idiot aux yeux du monde.

³⁹⁵ Dans le texte original en allemand on trouve l'expression brassicole : *Dir ist Hopfen und Malz verloren*. Avec toi, c'est houblon et malt perdus.

³⁹⁶ *Dumm* en allemand, que l'on peut également traduire par « muet ». Le verbe lui fait en effet encore défaut. Le proverbe suivant heurte violemment notre préjugé :

Je dummer der Mensch desto gröszer das Glück. « Plus un homme est idiot, plus son bonheur est grand ! » Proverbe n°1725 du catalogue de Karl Simrock. Plus loin, son frère le qualifie de *Dumbbart*, bête barbe. On peut certainement mettre ce mot en corrélation avec la Barbe Blanche (*weiß Bart*) ou Barbe Sage (*weise Bart*), que nous rencontrerons à la fin du conte.

³⁹⁷ Le grec ἰδιος ou ἰδιότης (idiot) signifie « d'une nature particulière ».

³⁹⁸ MR XX, 19'.

*Plus nous serons intelligents en Dieu, plus nous paraîtrons idiots au monde*³⁹⁹.

Comme Jacob, il supplantera largement son frère en recevant le don de bénédiction.

Ésaü, l'homme terrestre, est appelé Édoum (אֶדוֹם) ⁴⁰⁰, rappelant la couleur rouge, tandis que Jacob, son frère jumeau qui naquit après lui, est appelé l'homme bleu, en hébreu tekhelet (תַּכְּלִית) ⁴⁰¹.



זְבוּלוֹן
Zebulom



יִשְׂשַׁכָּר
Issachar

Notre héros est certainement un homme bleu, un aventurier de l'occulte, tel Zabulon, le cadet, partant au commerce du sel sur la mer pendant qu'Issachar, le plus âgé, étudiait sa Torah⁴⁰², ou comme les apôtres qui pêchaient de nuit sur la mer du monde. Il ne connaît pas le sentiment humain de crainte, il recherche autre chose : la peur bleue. Dans ce but, il sort ou plutôt s'extrait⁴⁰³ de sa maison natale.

À l'instar de la parabole de l'enfant prodigue⁴⁰⁴, c'est le plus jeune qui quitte la maison de son père et bénéficie

³⁹⁹ MR VI, 7.

⁴⁰⁰ אֶדוֹם, Édoum s'apparente à אֲדָמָה, *adamah*, « la terre ».

⁴⁰¹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 251, n. 14. תַּכְּלִית, *tekhelet*, est un coquillage servant à produire un bleu foncé, ou bleu pourpre. La racine signifie « peler », « écorcher », mais le mot peut être également rapproché de תַּכְּלִית, *takhlit*, « l'achèvement », « le but ». L'homme bleu, l'homme sans son écorce extérieure, parvient à son accomplissement, se réunir à Dieu.

⁴⁰² Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées) : « Zabulon, l'occultiste, voyage sur la mer du monde pour permettre à Issachar d'étudier sa Torah. Les deux sceaux des tribus confirment le commentaire. Le passage biblique est le suivant (*Deut. XXXIII, 18*) : "Réjouis-toi, Zabulon, dans tes traversées et toi, Issachar, dans tes tentes." Ils convoquent les peuples à la montagne ; là ils sacrifieront des sacrifices de justice, car ils tireront leur richesse de la mer et de trésors cachés dans le sable." »

⁴⁰³ Le verbe allemand *ausziehen* exprime bien l'extraction.

⁴⁰⁴ *Luc XV, 11*.

ultérieurement de la bénédiction, symbolisée dans l'Évangile par le mouton gras⁴⁰⁵.

On remarquera aussi que la totalité des événements racontés dans ce conte adviennent pendant la nuit⁴⁰⁶ et ne peuvent donc être que de nature occulte. La nuit est le secret du Seigneur, dit-on. C'est de nuit que tout commence. Chez les Juifs et les musulmans, la nuit précède le jour. Le sous-titre du *Message Retrouvé*, « L'horloge de la nuit et du jour de Dieu », corrobore bien cela.

Venons-en maintenant au mystère de la peur, qui est central dans cette fable. De quelle peur parle-t-on ici ?

Le titre du conte est un peu équivoque à cet égard. *Märchen von einem, der auszog um das Fürchten zu lernen*, « histoire d'un (homme) qui sortit pour apprendre la peur ».

En effet, tout au long de la narration, le jeune frère se plaint amèrement de ne pas connaître *das Gruseln*, le frisson, et jamais, sauf dans le titre, il n'est fait mention de *das Fürchten*, la peur. Les gens pensent qu'ils frissonnent lorsqu'on raconte des histoires à la veillée : ils n'en connaissent que le rite, l'image. Ils se contentent d'histoires contées car ils ne veulent pas voir. Oh les pusillanimes et médiocres effrayés par la crudité de la chose !⁴⁰⁷

La vraie terreur est bien autre chose. Voici l'objet de la quête de notre « idiot ».

Le frisson, qui n'est ressenti par notre héros qu'à l'extrême fin de l'histoire, représente ici la véritable conjonction avec Dieu. Nous verrons qu'il est figuré sous le symbole

⁴⁰⁵ Notons qu'au verset 17, l'enfant prodigue « rentre en lui-même », εἰς εαυτὸν ἔλθων. Il en était donc sorti, c'est le sujet de notre fable.

⁴⁰⁶ L'épisode chez le bedeau, la nuit avec les sept pendus, la révélation du château enchanté faite par l'aubergiste, les trois nuits de veille à l'intérieur du château, et même la nuit où il découvre le frisson véritable. Voilà donc sept péripéties nocturnes.

⁴⁰⁷ Cf. MR XXI, 26.

christique du poisson. Dans une version auvergnate du conte (en français donc)⁴⁰⁸, le frisson est provoqué par une centaine de pigeons sortant d'un pétrin⁴⁰⁹. Là aussi l'allusion à l'Esprit Saint est évidente.

Ah, wenn mirs nur gruselte !, chantonne-t-il constamment. « Ah, si seulement je pouvais frissonner ! » On gloserait volontiers : *Ah, wenn mirs nur gegrüßt*⁴¹⁰ *wäre*. « Ah, si seulement je pouvais être salué. » Le salut de l'ange lors de l'Annonciation et la peur sont manifestement liés, puisque l'ange rassura la Vierge Marie en disant : « Ne crains pas »⁴¹¹. En la saluant, l'ange la sauve.

De même, lorsqu'en pleine nuit Jésus vint à la rencontre de ses disciples sur l'eau du lac de Capharnaüm, il leur dit : « C'est moi, ne craignez pas »⁴¹². Car « la manifestation divine est entourée de terreur. (...) Cette rencontre se fait dans un autre monde »⁴¹³.

Le verset placé en exergue au début de cette étude ainsi que le proverbe persan qui suit, démontrent ce lien. « La peur est le frère de la mort »⁴¹⁴.

Dante Alighieri, pourvu des ailes d'Hermès⁴¹⁵, associe de même la mort à la peur au tout début de son œuvre :

⁴⁰⁸ « Pierre sans peur, conte du Cantal », dans P. Sébillot, *Contes et récits d'Auvergne, Arbre d'Or*, Genève, 2004.

⁴⁰⁹ Ou encore d'un coffre dans « Jean sans Peur » (conte du Nivernais).

⁴¹⁰ En effet, *das Gruseln* semble proche de *der Gruß*, « le salut ». En vérité, l'origine du mot *Gruseln*, « frissonner » est *das Grusel*, « la jeune oie » tant qu'elle est couverte de duvet jaunâtre. L'expression française « avoir la chair de poule » est en allemand comme en anglais « avoir la peau d'oie ». Y verrait-on une allusion alambiquée au vase au long col des alchimistes ? Voir à ce sujet l'article consacré aux « contes de ma Mère l'Oye » sur Wikipédia.

⁴¹¹ *Μη φοβου, Μαριαμ* (*Luc I*, 30). D'après un commentaire oral d'Emmanuel d'Hooghvorst, l'ange n'aurait pas directement prononcé cette phrase. Elle ferait partie du récit pour indiquer le caractère effrayant de l'apparition.

⁴¹² *Εγω ειμι, μη φοβεισθε* (*Jean VI*, 20).

⁴¹³ E. d'Hooghvorst, commentaire oral sur le psaume 29 (notes privées).

⁴¹⁴ ترس برادر مرگ است, *Tars barâdar marg ast*.

⁴¹⁵ *Aliger* en latin, « qui porte des ailes ».

(...) *la paura. Tant'e amara*⁴¹⁶ *che poco è più morte.* « La peur est tellement amère que guère plus ne l'est la mort »⁴¹⁷.

On en conclura que seul connaît le véritable frisson celui qui est passé par la mort ou qui l'a vaincue comme notre personnage. En somme c'est un hardi, dans le sens moyenâgeux du terme, un virtuose⁴¹⁸. Sa vertu mâle n'a d'égal que la couardise de son aîné. Notre conte est l'éloge du courage⁴¹⁹ de l'occultiste⁴²⁰.

Voici le récit ancré.

Cependant, plusieurs insinuations trahissant l'intention de l'auteur n'apparaissant que dans le texte original en allemand, nous nous en voudrions de ne pas les mentionner.

Quand les gens voyaient le plus jeune, ils disaient : « Avec lui, son père n'a pas fini d'en voir. » Wenn ihn die Leute sahen, sprachen sie 'mit dem wird der Vater noch seine Last haben !' Littéralement : avec lui son père va encore avoir sa charge. Les gens disent vrai : c'est bien lui qui rapportera du poids, des richesses⁴²¹. Trois coffres remplis d'or à partager avec le Roi et les pauvres. Il gagnera même son pain, c'est-à-dire qu'il goûtera à l'authentique communion christique !

Enfin, une phrase de ce prologue n'est pas traduite : *Was ein Häkchen werden will, muß sich beizeiten krümmen.* « Celui qui entend devenir un hameçon doit apprendre bien tôt à se courber ». Sous le couvert d'un proverbe louant le travail et

⁴¹⁶ Allusion à Marie dont le sens étymologique en hébreu est « amère ».

⁴¹⁷ Dante, *La Divine Comédie*, « Enfer », I, 7.

⁴¹⁸ Le mot latin *virtus*, « courage », provient de la racine *vir*, « l'homme mâle ».

⁴¹⁹ Les deux termes « courage » (du latin *cor*, *cordis*) et « hardiesse » (du vieil allemand *hard* ou du grec *καρδία*) pouvant avoir le cœur pour origine étymologique.

⁴²⁰ Il y a chez Giovan Francesco Straparola (1480-1557) une nouvelle qui rappelle celle-ci : l'histoire de Flamminio qui veut à tout prix apprendre ce qu'est la mort. G. F. Straparola, *Le piacevoli Notti*, Nuit 4, Fable 5.

⁴²¹ *Die Last*, comme *onus* en latin ou כבוד (*kavod*) en hébreu a ici le sens de « poids, gloire, honneur ».

l'habitude⁴²², se trouve de nouveau une allusion à la pêche au poisson, qui clôt le récit. En effet, comme Riquet possède la houppe⁴²³, il convient de bien forger son hameçon pour happer la belle.

Premier essai, à l'école du sacristain

Peu de temps après, le bedeau⁴²⁴ vint en visite à la maison. Le père lui conta sa peine et lui expliqua combien son fils était peu doué en toutes choses. « Pensez voir ! Quand je lui ai demandé comment il ferait pour gagner son pain, il a dit qu'il voulait apprendre à frissonner ! » - « Si ce n'est que ça », répondit le bedeau, « je le lui apprendrai. Confiez-le-moi. » Le père était content ; il se disait : « On va le dégourdir un peu. » Le bedeau l'amena donc chez lui et lui confia la tâche de sonner les cloches. Au bout de quelque temps, son maître le réveilla à minuit et lui demanda de se lever et de monter au clocher pour carillonner. « Tu vas voir ce que c'est que d'avoir peur », songeait-il. Il quitta secrètement la maison et quand le garçon fut arrivé en haut du clocher, comme il s'apprêtait à saisir les cordes, il vit dans l'escalier, en dessous de lui, une forme toute blanche. « Qui va là ? » cria-t-il. L'apparition ne répondit pas, ne bougea pas. « Réponds ! » cria le jeune homme. « Ou bien décampe ! Tu n'as rien à faire ici ! » Le bedeau ne bougeait toujours pas. Il voulait que le jeune homme le prît pour un fantôme. Pour la deuxième fois, celui-ci cria : « Que viens-tu faire ici ? Parle si tu es honnête homme. Sinon je te jette au bas de l'escalier. » Le bedeau pensa : « Il n'en fera rien. » Il ne répondit pas et resta sans bouger. Comme s'il était de pierre. Alors le garçon l'avertit pour la troisième fois et comme le fantôme ne répondait toujours pas, il

⁴²² Dont le sens commun s'apparente à « c'est en forgeant qu'on devient forgeron. »

⁴²³ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 175.

⁴²⁴ *Der Küster*, « le sacristain » ou « le bedeau », provient du latin *custos templi*, « le gardien du temple ». Étymologie donnée par l'exceptionnel dictionnaire des frères Grimm.

prit son élan et le précipita dans l'escalier. L'apparition dégringola d'une dizaine de marches et resta là allongée. Le garçon fit sonner les cloches, rentra à la maison, se coucha sans souffler mot et s'endormit. La femme du bedeau attendit longtemps son mari. Mais il ne revenait pas. Finalement, elle prit peur, réveilla le jeune homme et lui demanda : « Sais-tu où est resté mon mari ? Il est monté avant toi au clocher. » - « Non », répondit-il, « je ne sais pas. Mais il y avait quelqu'un dans l'escalier et comme cette personne ne répondait pas à mes questions et ne voulait pas s'en aller, je l'ai prise pour un coquin et l'ai jetée au bas du clocher. Allez-y, vous verrez bien si c'était votre mari. Je le regretterais. » La femme s'en fut en courant et découvrit son mari gémissant dans un coin, une jambe cassée.



Elle le ramena à la maison, puis se rendit en poussant de grands cris chez le père du jeune homme : « Votre garçon a fait des malheurs », lui dit-elle. « Il a jeté mon mari au bas de l'escalier, où il s'est cassé une jambe. Débarrassez notre maison de ce vaurien ! » Le père était bien inquiet. Il alla chercher son fils et lui dit : « Quelles sont ces façons, mécréant ! C'est le diable qui te les inspire ! » - « Écoutez-moi, père », répondit-il. « Je suis totalement innocent. Il se tenait là, dans la nuit, comme quelqu'un qui médite un mauvais coup. Je ne savais pas qui c'était et, par trois fois, je lui ai demandé de répondre ou de partir. » - « Ah ! » dit le père, « tu ne me feras que des misères. Disparais ! » - « Volontiers, père. Attendez seulement qu'il fasse jour. Je voyagerai pour apprendre à frissonner. Comme ça, je saurai au moins faire quelque chose pour gagner mon pain. » - « Apprends ce que tu veux », dit le père. « Ça m'est égal ! Voici cinquante talents, va par le monde et surtout ne dis à personne d'où tu viens et qui est ton père. » - « Qu'il en soit fait selon votre volonté, père. Si c'est là tout ce que vous exigez, je m'y tiendrai sans peine. »

Voilà le fils confié à l'Église en vue d'une expérience spirituelle et initiatique. Elle se révèle cependant bien incapable de procurer à notre insensé⁴²⁵ en quête de sens le moindre divin frisson, la moindre sensation véritable. Il lutta certes avec quelqu'un, mais ce n'était qu'un homme déguisé en spectre.

Débarrassez notre maison de ce vaurien !

Voilà comment sont accueillis les candidats à la gnose, ceux qui cherchent les mystères occultes de l'homme. L'Église s'en débarrasse et ne verra donc rien du succès de notre brave.

Nous avons peut-être déjà mentionné un détail d'importance : si la version allemande du conte retranscrite par les frères Grimm tait le prénom du héros, d'autres versions⁴²⁶ le prénomment Hans, ou son équivalent français Jean. De très nombreux contes allemands traitent de Hans, celui qui a reçu la grâce⁴²⁷. Il porte en général les traits du naïf à qui un destin plus que favorable est promis.

Et surtout ne dis à personne d'où tu viens et qui est ton père. Le nom de Dieu le Père ne se dit pas. Si l'on proclame publiquement son origine divine, le monde se venge certainement. Voyez ce qui arriva à Joseph qui ne faisait pas mystère de son statut de préféré du père Jacob. Il fut jeté dans un puits et vendu comme esclave à des marchands. La passion de Jésus⁴²⁸ ou les tortures subies par Halladj⁴²⁹ ne sont que quelques exemples parmi une multitude d'autres.

⁴²⁵ C'est en cela qu'il est décrit crétin, il est orphelin du « sens » le *vouç*, il est « insensé » (*ἀνοητος*).

⁴²⁶ Par exemple *Hans ohne Furcht*, version de la région de Paderborn racontée par la famille von Haxthausen ; ou « Jean sans Peur », adaptation nivernaise du présent conte. Il y a aussi « Le Pauvre Garçon meunier et le petit chat » dans lequel le troisième fils prénommé Hans parvient, grâce à l'aide substantielle d'un maître chat, à épouser la fille du roi. Les parallèles avec ce conte-ci sont nombreux.

⁴²⁷ *ἡνικ*, « celui qui a reçu la grâce ».

⁴²⁸ Cf. *Jean VI*, 40 par exemple : « Telle est la volonté de mon Père, que tout homme qui voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle. »

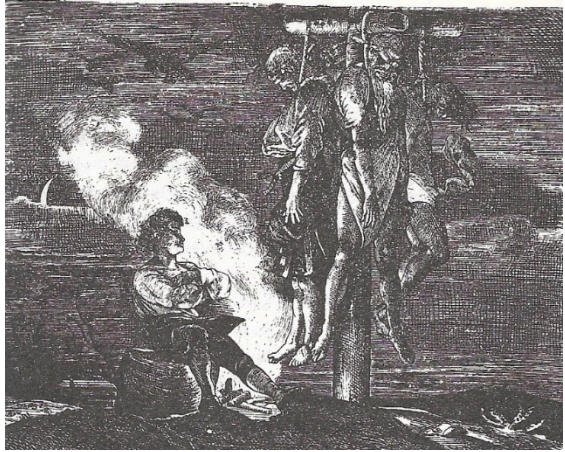
⁴²⁹ Poète et prédicateur persan (858-922 A.D.) condamné à mort et crucifié à Bagdad pour avoir affirmé être lui-même la vérité.

Les deux fils dans ce récit ne sont que les deux aspects du même homme, la partie épaisse ou charnelle, et la partie subtile ou spirituelle. Celui qui se complait dans la turpitude de ce bas monde et celui qui est prêt à tout expérimenter, y compris à mourir, pour en sortir. Ils ont en quelque sorte le même père.

Seconde tentative, les sept pendus

Quand vint le jour, le jeune homme empocha les cinquante talents et prit la route en se disant : « Si seulement j'avais peur !

si seulement je frissonnais ! » Arrive un homme qui entend les paroles que le garçon se disait à lui-même. Un peu plus loin, à un endroit d'où l'on apercevait des gibets, il lui dit : « Tu vois cet arbre ? Il y en a sept qui s'y sont mariés avec la fille



du cordier et qui maintenant prennent des leçons de vol⁴³⁰. Assieds-toi là et attends que tombe la nuit. Tu sauras ce que c'est que de frissonner. » - « Si c'est aussi facile que ça », répondit le garçon, « c'est comme si c'était déjà fait. Si j'apprends si vite à frissonner, je te donnerai mes cinquante talents. Tu n'as qu'à revenir ici demain matin. » Le jeune homme s'installa sous la potence et attendit que vînt le soir. Et comme il avait froid, il alluma du feu. À minuit le vent était devenu si glacial que, malgré le feu, il ne parvenait pas à se réchauffer. Et les pendus s'entrechoquaient en s'agitant de-ci, de-là. Il pensa : « Moi, ici,

⁴³⁰ La délicate expression allemande : *mit des Seilers Tochter Hochzeit gehalten haben*, « avoir épousé la fille du cordier », signifie prosaïquement « avoir été pendu ».

près du feu, je gèle. Comme ils doivent avoir froid et frissonner, ceux qui sont là-haut ! » Et, comme il les prenait en pitié, il appliqua l'échelle contre le gibet, l'escalada, décrocha les pendus les uns après les autres et les descendit tous les sept. Il attendit le feu, souffla sur les braises et disposa les pendus tout autour pour les réchauffer. Comme ils ne bougeaient pas et que les flammes venaient lécher leurs vêtements, il dit : « Faites donc attention ! Sinon je vais vous reprendre là-haut ! » Les morts, cependant, n'entendaient rien, se taisaient et laissaient brûler leurs loques. Le garçon finit par se mettre en colère. « Si vous ne faites pas attention », dit-il, « je n'y puis rien ! Je n'ai pas envie de brûler avec vous. » Et, l'un après l'autre, il les raccrocha au gibet. Il se coucha près du feu et s'endormit. Le lendemain, l'homme s'en vint et lui réclama les cinquante talents : « Alors, sais-tu maintenant ce que c'est que d'avoir le frisson ? » lui dit-il. « Non », répondit le garçon, « d'où le saurais-je ? Ceux qui sont là-haut n'ont pas ouvert la bouche, et ils sont si bêtes qu'ils ont laissé brûler les quelques hardes qu'ils ont sur le dos. » L'homme comprit qu'il n'obtiendrait pas les cinquante talents ce jour-là et s'en alla en disant : « Je n'ai jamais vu un être comme celui-là ! »

On constatera que dans ces deux premiers épisodes, les êtres que Hans rencontre ne profèrent aucun mot : ni le spectre en haut du clocher, ni forcément les pendus. Aucune expérience véritable et susceptible d'apporter le frisson recherché ne s'est donc produite.

Qui sont donc ces sept pendus ?

On pensera spontanément au chiffre traditionnel de l'âme du monde, ou aux sept dormants d'Éphèse⁴³¹, car eux aussi doivent être réveillés. Cependant les références au chiffre sept sont innombrables et leur accumulation n'amènerait pas l'explication.

⁴³¹ Cf. Coran, sourate 18.

Leur position suspendue pourrait évoquer les sept planètes traditionnelles errant autour de la terre, dont la froideur est parfois suggérée.

Cependant nous y voyons plutôt sept richesses gelées en nous, qu'il convient de réchauffer pour les vivifier. D'ailleurs les sept métaux enfouis dans la terre étant régis par les sept astres visibles à l'œil nu, l'allusion aux astres errants reste possible.

Dans la tradition cabalistique juive, les sept *séphirot* inférieures, situées dans l'être humain, doivent être fécondées par les trois *séphirot* supérieures, venues du dehors.

La même idée a été reprise par les chrétiens dans le *Veni creator spiritus* notamment. Les sept dons du Saint-Esprit que sont la sagesse, l'intelligence, la science, la force, le conseil, la piété, et la crainte, doivent être allumés par la venue de celui-ci.



<p><i>Tu septiformis munere,</i></p> <p><i>Digitus paternae dexteræ,</i></p> <p><i>Tu rite promissum Patris,</i></p> <p><i>Sermone ditans guttura.</i></p> <p>Accende lumen sensibus,</p> <p>Infunde amorem cordibus,</p> <p><i>Infirma nostri corporis</i></p>	<p>Toi septiforme par la fonction (en don), Doigt de la droite du Père, Toi à juste titre promesse du Père, Augmentant les langues dans le discours, Allume la lumière dans les sens, Coule l'amour dans les cœurs, En la faible force de notre corps</p>
---	---

<i>Virtute firmans perpeti.</i>	Donnant force pour résister ⁴³² .
---------------------------------	--

Notre valeureux alchimiste intrépide s'efforce en vain de revivifier ces sept corps ou métaux⁴³³ morts en les réchauffant. Mais il les brûle sans les ranimer. Il n'a point encore reçu la visite d'un adepte pour le guider. Sans cheminée, sans athanor, sans lieu, l'affaire échoue. C'est précisément l'esprit créateur qui fait défaut. C'est pourquoi il chantonne sans arrêt : « Ah si seulement je pouvais ressentir le frisson de la grâce ! »

On le mène au château

Le jeune homme reprit également sa route et se dit à nouveau, parlant à haute voix : « Ah ! si seulement j'avais peur ! Si seulement je savais frissonner ! » Un cocher qui marchait derrière lui l'entendit et demanda : « Qui es-tu ? » - « Je ne sais pas », répondit le garçon. Le cocher reprit : « D'où viens-tu ? » - « Je ne sais pas », rétorqua le jeune homme. « Qui est ton père ? » - « Je n'ai pas le droit de le dire. » - « Que marmonnes-tu sans cesse dans ta barbe ? » - « Eh ! » répondit le garçon, « je voudrais frissonner. Mais personne ne peut me dire comment j'y arriverai. » - « Cesse de dire des bêtises ! » reprit le cocher. « Viens avec moi ! » Le jeune homme accompagna donc le cocher et, le soir, ils arrivèrent à une auberge avec l'intention d'y passer la nuit. En entrant dans sa chambre, le garçon répéta à haute et intelligible voix : « Si seulement j'avais peur ! Si seulement je savais frissonner ! » L'aubergiste l'entendit et dit en riant : « Si vraiment

⁴³² *Veni creator spiritus*, « viens esprit créateur ». Célèbre hymne grégorienne composée au IX^{ème} siècle par l'abbé de Fulda, Raban Maur, un des principaux artisans de la Renaissance Carolingienne. Il serait une paraphrase de *Jessé XI*, 1-3.

⁴³³ En langage médiéval, un corps est un métal. Au soleil correspond l'or, à la Lune l'argent, à Mercure le mercure, à Vénus le cuivre, à Mars le fer, à Jupiter l'étain et à Saturne le plomb, comme le rappelle Proclus dans son commentaire au *Timée* de Platon (Proclus, *Commentaire sur le Timée*, I, Vrin, Paris, 1966, p. 75).

ça te fait plaisir, tu en auras sûrement l'occasion chez moi. » - « Tais-toi donc ! » dit sa femme. « À être curieux, plus d'un a déjà perdu la vie, et ce serait vraiment dommage pour ses jolis yeux s'ils ne devaient plus jamais voir la lumière du jour. » Mais le garçon répondit : « Même s'il fallait en arriver là, je veux apprendre à frissonner. C'est d'ailleurs pour ça que je voyage. » Il ne laissa à l'aubergiste ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il lui dévoilât son secret. Non loin de là, se trouvait un château maudit, dans lequel il pourrait certainement apprendre ce que c'était que d'avoir peur, en y passant seulement trois nuits. Le roi avait promis sa fille en mariage à qui tenterait l'expérience et cette fille était la plus belle qu'on eût jamais vue sous le soleil. Il y avait aussi au château de grands trésors gardés par de mauvais génies dont la libération pourrait rendre un pauvre très riche. Bien des gens étaient déjà entrés au château, mais personne n'en était jamais ressorti.

Le lendemain, le jeune homme se rendit auprès du roi : « Si vous le permettez, je voudrais bien passer trois nuits dans le château. » Le roi l'examina, et comme il lui plaisait, il répondit : « Tu peux me demander trois choses. Mais aucune d'elles ne saurait être animée et tu pourras les emporter avec toi au château. » Le garçon lui dit alors : « Eh bien ! je vous demande du feu, un tour et un banc de ciseleur avec un couteau. »

Le cocher se dit en allemand *Fuhrmann*, c'est un homme qui guide, un conducteur⁴³⁴. Sans lui, c'est l'errance. C'est le conseil de ce charretier qui amène toute l'aventure qui suit. C'est lui qui conduit au roi. Remarquons le désir furieux de notre quêteur qui harcèle l'aubergiste de lui enseigner le lieu.

⁴³⁴ Le guide se dirait en arabe امام, « imâm », ou en langage d'Hermès, ποιμανδρης, « pasteur d'homme ».

Nous entrons à présent dans le vif du sujet et certainement dans la partie la plus intéressante du conte⁴³⁵. Il s'agit d'exorciser⁴³⁶ le château de ses démons. Du moins, c'est ainsi que la chose est présentée. L'épreuve consiste plus précisément à veiller⁴³⁷ pendant trois nuits et à en réchapper... Définissons tout d'abord l'opération et voyons plus en détail de quoi il retourne.

Exorciser vient du grec ἐκ, « hors de », et de ὄρκος, « le serment ». C'est faire sortir le serment d'un être, lui faire jurer sa conversion.

Un esprit vulgaire sera chassé tout simplement, mais dans le cas d'une lutte avec un ange de Dieu, l'objectif est de le contraindre à nous bénir, comme le fit Jacob à Penuel⁴³⁸.

Le serment accompagne aussi généralement la transmission du secret⁴³⁹. Moïse jura lorsqu'il transmet son héritage à Josué⁴⁴⁰.

On trouve dans les Évangiles une grande quantité de scènes d'exorcisme : au moins quatre⁴⁴¹ cas d'expulsion de démons sont rapportés dans trois épisodes du Nouveau

⁴³⁵ Notons par ailleurs que ce conte est né de la fusion de deux histoires : celle d'un homme qui quitta son pays pour apprendre la peur et celle d'un château hanté qui fut délivré par un preux. Ainsi s'explique aussi sa longueur.

⁴³⁶ *Das Schloß erlösen*, « libérer le château », « le dissoudre » littéralement. Dans les contes, *erlösen* a le sens de *entzaubern*, « désenchanter », nous apprend le dictionnaire des frères Grimm. *Erlöser* est aussi le « rédempteur », celui qui se sacrifie pour racheter les autres.

⁴³⁷ *Wachen*, « veiller ». Nous verrons toutefois que notre héros dort une partie des nuits. Toutes les épreuves ont lieu à minuit, c'est-à-dire au plus noir de la nuit. Lorsque les douze coups se font entendre, les créatures disparaissent. Il y a là une incongruité chronologique qui a incommodé plus d'un traducteur. Plusieurs versions ont pour cette raison transformé le « minuit » originel en « une heure ».

⁴³⁸ Cf. *Genèse* XXXII, 24. Le toponyme veut dire « face à Dieu ».

⁴³⁹ Comme l'a si admirablement figuré La Fontaine : « Le corbeau honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

⁴⁴⁰ *Josué* XIV, 9.

⁴⁴¹ *Matthieu* VIII, 28 ; IX, 32 ; XVII, 14. Les mêmes faits se trouvent chez Marc et Luc.

Testament. Ici, comme souvent dans les contes, c'est un château qui doit être délivré.

De quoi s'agit-il ? Que symbolise le château ensorcelé⁴⁴² ?

La partie maudite de l'homme, son sacrum où de tant de richesses se trouvent recluses⁴⁴³ ou l'athanor, cette tour au bas de la colonne vertébrale, lieu des opérations chimiques.

Pour délivrer cette citadelle maudite, il faut qu'un ange vienne la bien dire, la bénir. Cette gangue de pierre entourant la partie divine dans l'homme a été maudite par Satan. Ce sort jeté explique les nombreuses



vaines tentatives et les nombreux échecs de ceux qui veulent s'en emparer sans l'aide d'en haut.

Mais, dira-t-on, à quoi peuvent bien servir trois instruments pareils (la planche de ciseleur, le tour et le feu) ? À tailler d'abord, à polir ensuite et enfin à cuire.

Et pourquoi n'est-il pas permis d'emporter avec soi un ami ou tout être animé ? Il est dit en effet : Jacob resta seul après avoir franchi le gué du Yabboq⁴⁴⁴. Quant à Dante, il fut accompagné par Virgile jusqu'à l'endroit où apparaît Béatrice. Il fallut ensuite qu'il restât seul⁴⁴⁵.

⁴⁴² *Verwünschtes Schloß*, « le château envoûté » ou « sous l'emprise d'un mauvais vœu ».

⁴⁴³ *Schloß*, « château » ou « cadenas ». Quelque chose de bien clos, hermétiquement luté.

⁴⁴⁴ *Genèse XXXII*, 25.

⁴⁴⁵ Cf. Dante, *La Divine Comédie*, « Purgatoire », XXIII, 128.

La première nuit au château

Le jour même, le roi fit porter tout cela au château. À la tombée de la nuit, le jeune homme s'y rendit, alluma un grand feu dans une chambre, installa le tabouret avec le couteau tout à côté et s'assit sur le tour. « Ah ! si seulement je pouvais frissonner ! » dit-il.

« Mais ce n'est pas encore ici que je saurai ce que c'est. » Vers minuit, il entreprit de ranimer son feu. Et comme il soufflait dessus, une voix retentit tout à coup dans un coin de la chambre : « Hou, miaou, comme nous



avons froid ! » - « Bande de fous ! » s'écria-t-il. « Pourquoi hurlez-vous comme ça ? Si vous avez froid, venez ici, asseyez-vous près du feu et réchauffez-vous ! » À peine eut-il prononcé ces paroles que deux gros chats noirs, d'un bond formidable, sautèrent vers lui et s'installèrent de part et d'autre du garçon en le regardant d'un air sauvage avec leurs yeux de braise. Quelque temps après, s'étant réchauffés, ils dirent : « Si nous jouions aux cartes, camarade ? » - « Pourquoi pas ! » répondit-il, « mais montrez-moi d'abord vos pattes. » Les chats sortirent leurs griffes. « Holà ! » dit-il. « Que vos ongles sont longs ! attendez ! il faut d'abord que je vous les coupe. » Il les prit par la peau du dos, les posa sur l'étau et leur y coinça les pattes. « J'ai vu vos doigts », dit-il, « j'en ai perdu l'envie de jouer aux cartes. » Il les tua et les jeta par la fenêtre dans l'eau d'un étang. À peine s'en était-il ainsi débarrassé que de tous les coins et recoins sortirent des chats et des chiens, tous noirs, tirant des chaînes rougies au feu. Il y en avait tant et tant qu'il ne pouvait leur échapper. Ils criaient affreusement, dispersaient les brandons du foyer, piétinaient le feu, essayaient de l'éteindre. Tranquillement, le garçon les regarda faire un moment. Quand il en eut assez, il prit le couteau

de ciseleur et dit : « Déguerpissez, canailles ! » Et il se mit à leur taper dessus. Une partie des assaillants s'enfuit ; il tua les autres et les jeta dans l'étang. Puis il revint près du feu, le ranima en soufflant sur les braises et se réchauffa.

Bientôt, il sentit ses yeux se fermer et eut envie de dormir. Il regarda autour de lui et vit un grand lit, dans un coin. « Voilà ce qu'il me faut », dit-il. Et il se coucha. Comme il allait s'endormir, le lit se mit de lui-même à se déplacer et à le promener par tout le château. « Très bien ! » dit-il. « Plus vite ! » Le lit partit derechef comme si une demi-douzaine de chevaux y étaient attelés, passant les portes, montant et descendant les escaliers. Et tout à coup, il versa sens dessus dessous hop ! et le garçon se



retrouva par terre avec comme une montagne par-dessus lui. Il se débarrassa des couvertures et des oreillers, se faufila de dessous le lit et dit : « Que ceux qui

veulent se promener se promènent. » Et il se coucha auprès du feu et dormit jusqu'au matin. Le lendemain, le roi s'en vint au château. Quand il vit le garçon étendu sur le sol, il pensa que les fantômes l'avaient tué. Il murmura : « Quel dommage pour un si bel homme ! » Le garçon l'entendit, se leva, et dit : « Je n'en suis pas encore là ! » Le roi s'étonna, se réjouit et lui demanda comment les choses s'étaient passées. « Très bien. Voilà une nuit d'écoulée, les autres se passeront bien aussi. » Quand il arriva chez l'aubergiste, celui-ci ouvrit de grands yeux. « Je n'aurais jamais pensé », dit-il, « que je te reverrais vivant. As-tu enfin appris à frissonner ? » - « Non ! » répondit-il, « tout reste sans effet. Si seulement quelqu'un pouvait me dire comment faire ! »

Comme lors de la troisième nuit, l'homme éprouvé vient à coincer ou fixer quelque créature venue d'en haut. Pour accomplir cela, il doit posséder un endroit fixe et un instrument de mesure. C'est l'homme qui possède cette fixité à l'endroit où il est assis. À plusieurs reprises, on tente de l'en déloger. Et à chaque tentative, il reprend ses droits et se rattache à son fondement en s'y asseyant⁴⁴⁶.

Notre héros possède vraisemblablement l'amour de Dieu, selon qu'il est dit :

*L'homme vulgaire est comme un bouchon dans la mer démontée du monde. (...) Celui qui a l'amour de Dieu demeure ferme en tous lieux et en toutes occasions*⁴⁴⁷.

Ici, c'est à l'aide du banc de ciseleur, sorte d'étau, qu'il bloque les chats pour mieux les empêcher de nuire en taillant leurs griffes. On perçoit la grande hospitalité du garçon, qui invite premièrement les chats à partager son feu ; il agira de même avec l'homme trépassé qui apparaît la troisième nuit.

Le nom du chat en grec, *αἴλουρος*, indique sa nature sans cesse agitée. La racine grecque du nom⁴⁴⁸ le rapproche d'Éole,

⁴⁴⁶ En prise à de nombreuses difficultés, Jacob s'assit, יָשָׁב (*Genèse XXXVII, 1*) et y fait face sans s'en préoccuper.

⁴⁴⁷ MR V, 34.

⁴⁴⁸ Αἴλουρος, « le chat », viendrait de αἰολη, « qui s'agite sans cesse », et de οὐρά, « la queue ». Cette étymologie, qualifiée de populaire dans le dictionnaire Bailly, nous encourage à la trouver intéressante. En effet, il n'est pas rare aujourd'hui de voir Varron, St Isidore, Platon ou Eustathe affublés de ce qualificatif péjoratif. Le latin *cattus*, serait lui apparenté à *catus*, « aigu, habile », mot d'origine sabine. *Feles* ou *felis*, quant à lui, s'utilisait pour désigner un voleur. Isidore (*Étymologies*, XII, 2, 38) donne encore les sens suivants : « *Appelé musio car il est l'ennemi des souris. Le peuple l'appelle cattus car provenant de la capture. D'autres disent que le verbe cattare signifie voir (capter en français). En effet il cerne avec une telle précision, qu'il surpasse les ténèbres de la nuit par la fulgurance de sa lumière (regard). D'où le nom catus, dérivé de καιεσθαι, avec le sens d'ingénieux.* » La dernière phrase mérite une explication car le rapprochement n'est pas du tout évident. Lorsqu'Isidore écrit *ingeniosus*, il veut sans doute dire « habité par un δαίμων, un génie », ce mot venant de δαίω, « allumer », très proche de καιεσθαι, « être allumé ».

En outre, le chat est certainement le vecteur de la résidence du Seigneur. N'est-il pas dit en effet : « Le Seigneur a habité par Minou » (*Jean I, 14*) ?

le dieu houleux des vents. Dans une autre version du conte, des diabolotins remplacent les félins⁴⁴⁹. Or leur nombre binaire est aussi celui du grand séparateur, le diable⁴⁵⁰. En témoignent les deux cornes et les pattes de bouc, fendues en deux parties.

Au Moyen Âge, le chat appartenait certainement aux nombreux représentants de Satan. Le démon revêt les formes les plus diverses pendant les nuits de pleine lune, et il apparaît sous la forme d'un chat noir aux carrefours des chemins isolés.

Mais quel est donc le rôle de nos *mephisto-feles*⁴⁵¹ aux yeux de braises ?

Les chats ont-ils pour rôle d'empêcher notre héros de s'occuper de son feu ? Même si les deux premiers proposent de jouer aux cartes et que les autres tentent d'éteindre le feu, leur rôle nous semble similaire : distraire notre brave de son foyer. Or le feu de Vesta comme le feu de l'athanor ne doit jamais être éteint.

Le lit ambulante poursuit sans doute le même dessein jusqu'à ce qu'il se retourne et laisse Hans sens dessus dessous. Une certaine conversion semble s'être donc opérée.

Voici un commentaire extrait d'une lettre d'Emmanuel d'Hoogvorst qui précise le symbolisme du chat noir :

*Le chat noir est IAVE, qui joue avec nous comme le chat avec la souris... Nous tournons toujours autour mais il nous est très difficile de le trouver sans dommage ; mais c'est seulement alors que nous trouvons fortune. La lune est le vase Philosophique dans lequel doit cuire ce sulfureux IAVE*⁴⁵².

⁴⁴⁹ Pierre sans Peur, conte du Cantal. Voir Paul Sébillot, *op. cit.*

⁴⁵⁰ Διαβολος, « le diable », provient de δια, « en sens divers », et βαλλω, « jeter » ; celui qui disperse.

⁴⁵¹ Ce mot désignant le diable apparaît pour la première fois dans la légende du docteur Faust. Il semble provenir de מפד, « le séparateur », et de שקר טפל, « le menteur ». La proximité du mot avec la déesse samnite-romaine des vapeurs sulfureuses, Mephitis, ne semble que fortuite.

⁴⁵² Lettre d'Emmanuel d'Hoogvorst à Stéphane Feye.

Son cri n'est pas non plus anodin. מ' הוהו , *mi hahou* signifie « Qui est celui-ci ? » en hébreu, ou plus exactement « Qui est le HOU ? », c'est-à-dire une des deux parties du tétragramme disloqué par la chute originelle. Les félins se demandent qui est cet énergumène s'intéressant à son HOU divin.

Dans la tradition alchimique, le chat représente en général la partie volatile, le mercure⁴⁵³. EH identifie le Chat Botté à Raminagrobis-Hermès⁴⁵⁴.



Dès qu'il entend miauler, notre vaillant personnage traite les matous d'insensés⁴⁵⁵, de fous. Voilà qui est judicieux. Ces créatures envoyées d'en haut, dévalant par la cheminée, sont décrites plus loin comme des esprits. Il leur manque la fixité du corps. Leurs yeux de feu témoignent probablement de leur origine éthérique.

Au risque d'élargir abusivement notre sujet, voyons ce que le chat signifiait pour les Égyptiens. Il était consacré à la déesse Isis, préposée aux initiations, et à Bastet⁴⁵⁶, la déesse chat. Celle-ci était particulièrement bénéfique en ce qu'elle tuait les serpents. Le rôle a été repris dans le christianisme par l'archange Michaël ou par Saint George. C'est la fixation ou

⁴⁵³ Si le chat s'apparente visiblement à Mercure, le chien lui est également consacré ; cf. A.-J. Pernety, *Les fables égyptiennes et grecques*, Archè, Milano, 2004, p. 383.

⁴⁵⁴ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, *op. cit.*, p. 160.

⁴⁵⁵ *Ihr Narren*, dans le texte allemand.

⁴⁵⁶ Voir l'illustration ci-jointe. La déesse Bastet est souvent assimilée à Artémis, protectrice des accouchements.

l'anéantissement⁴⁵⁷ du dragon, notre intellect, qui permet la conversion d'Eva en Ave, c'est-à-dire en la Vierge Marie.

Peut-être l'apparition des chats symbolise-t-elle cet anéantissement et prépare-t-elle la venue de la grâce.

Quant au feu qu'il allume en arrivant dans le château, il est décrit comme « grand ». C'est sans doute un feu violent pour rôtir, qui provoque l'arrivée des chats par la cheminée. L'intensité du feu lors des deux nuits qui vont suivre est sans doute moindre, et adaptée à la cuisson, puisqu'il s'agit de réassembler ou de ressusciter en réchauffant.

Le jeu de cartes est très répandu dans les contes. Il est l'apanage du prince des ténèbres, qui joue à nous tenter et à nous séduire. On peut gagner ou perdre. C'est une sorte de lutte.

Il est aussi un instrument de divination. Le mot espagnol *naipes*, comme l'italien *naibi*, désignant le jeu de cartes, provient de l'arabe نبي, *nabî*, « le prophète ».

On remarquera que lors de la première nuit, ce sont les chats qui proposent de jouer aux cartes, et que notre brave s'abstient d'y participer, alors qu'au cours de la deuxième, c'est lui-même qui réclame sa participation au jeu de quilles.

Le jeu de cartes n'a d'ailleurs pas lieu, l'acquiescement de notre héros n'est qu'un prétexte pour les appâter et les occire.

C'est Hermès-Mercure qui régit les jeux⁴⁵⁸. Après les chats, voici un deuxième élément qui nous y amène.

On peut en outre rapprocher les trois nuits passées au château, l'épisode du lit et celui des chats, des aventures du

⁴⁵⁷ On parle habituellement de « terrasser » le dragon, c'est-à-dire de le rendre terrestre en le fixant. L'archange Michaël porte une lance toujours dirigée vers le bas. Satan, qui pousse notre intellect à la désincarnation, doit, une fois converti, reconnaître et contempler la divinité dans la partie basse de l'homme.

⁴⁵⁸ D'ailleurs, il porte en attributs les ἐρμαία (*hermaia*), « les dés ».

chevalier Gauvain dans le Lit de la Merveille⁴⁵⁹. Celui-ci parvient à se coucher dans un lit d'or que nul chevalier avant lui n'avait pu conquérir. Après avoir résisté à une pluie de flèches et triomphé d'un lion, il devient seigneur du château et est revêtu d'un manteau d'hermine.

La deuxième nuit, jeu de quille

Pour la deuxième nuit, il se rendit à nouveau au château, s'assit auprès du feu et reprit sa vieille chanson : « Ah ! si seulement je pouvais frissonner. » À minuit on entendit des bruits étranges. D'abord doucement, puis toujours plus fort, puis après un court silence, un grand cri. Et la moitié d'un homme arrivant par la cheminée tomba devant lui. « Holà ! » cria-t-il. « Il en manqua une moitié. Ça ne suffit pas comme ça ! » Le vacarme reprit. On tempêtait, on criait. Et la seconde moitié tomba à son tour de la cheminée. « Attends », dit le garçon, « je vais d'abord ranimer le feu pour toi. » Quand il l'eut fait, il regarda à nouveau autour de lui : les deux moitiés s'étaient rassemblées et un homme d'affreuse mine s'était assis à la place qu'occupait le jeune homme auparavant. « Ce n'est pas ce que nous avons convenu », dit-il. « Ce tour est à moi ! » L'homme voulut l'empêcher de s'y asseoir mais il ne s'en laissa pas conter. Il le repoussa avec violence et reprit sa place. Beaucoup d'autres hommes se mirent alors à dégringoler de la cheminée les uns après les autres et ils apportaient neuf tibias et deux têtes de mort avec lesquels ils se



⁴⁵⁹ Cf. Ch. de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, vers 459 à 534.

mirent à jouer aux quilles. Le garçon eut envie d'en faire autant. « Dites, pourrais-je jouer aussi ? » - « Oui, si tu as de l'argent. » - « J'en ai bien assez », répondit-il, « mais vos boules ne sont pas rondes. » Il prit les têtes de mort, s'installa à son tour et en fit de vraies boules. « Comme ça elles rouleront mieux », dit-il. « En avant ! On va rire ! » Il joua et perdit un peu de son argent. Quand sonna une heure⁴⁶⁰, tout avait disparu. Au matin, le roi vint aux renseignements. « Que t'est-il arrivé cette fois-ci ? » demanda-t-il. « J'ai joué aux quilles », répondit le garçon, « et j'ai perdu quelques deniers. » - « Tu n'as donc pas eu peur ? » - « Eh ! non ! » dit-il, « je me suis amusé ! Si seulement je savais frissonner ! »

La réunion des deux parties séparées de l'homme est certainement traditionnelle. C'est ici un feu de fusion qui l'opère. Abraham n'observa-t-il pas Adam et Ève se tournant le dos dans la grotte double de Makpelah⁴⁶¹ ? Les deux parties sont en effet d'origine divine, l'intellect en haut et la force de procréation en bas. L'esprit de l'homme pensant s'élever, méprise son fondement. Il provoque et entretient ainsi la scission. Notre téméraire jeune homme parvient à rassembler les deux moitiés en les réchauffant. C'est un des thèmes principaux du conte : remarquons qu'il s'est déjà essayé à réchauffer les sept pendus (sans succès) et qu'il revigore un mort par la chaleur lors de la troisième nuit.

Un homme d'affreuse mine, la traduction n'est pas flatteuse, il s'agit d'un homme grisâtre⁴⁶². Les chats de la première nuit sont noirs, la barbe du géant qu'il rencontre à la troisième est blanche. L'or apparaît ensuite. Peu à peu le ton s'éclaircit, à mesure que la purification s'effectue. Est-ce un hasard de retrouver ici l'ordre des couleurs alchimiques ?

⁴⁶⁰ Voir note 436.

⁴⁶¹ Genèse 23. *Pirké* de Rabbi Eliézer XXXVI.

⁴⁶² *Ein gräulicher Mann*, « un homme grisâtre ou lugubre » ; le sens d'« affreux » existe aussi.

Le jeu de quilles est un jeu très ancien, très pratiqué notamment en France depuis le Moyen Âge jusqu'au dix-huitième siècle. Les quilles sont au nombre de neuf et une seule boule les fait chanceler. La version de Zwehrn⁴⁶³ du conte ainsi que le celle du Cantal parlent bien d'une seule boule et non de deux. Le jeu figure Apollon, la sphère, et les instables neuf muses⁴⁶⁴.



À propos du crâne poli : « Le crâne poli d'un mort nous reflète la vérité mieux que n'importe quel miroir magique » ⁴⁶⁵.

⁴⁶³ Bourgade de Hesse, aujourd'hui incorporée à la ville de Kassel.

⁴⁶⁴ Un mythe grec rapporté par la revue *Le Mercure de France* en 1739 raconte l'invention de ce jeu par un rustre Béotien habitant au pied du Parnasse. Celui-ci prétendit devenir poète et égaler les muses. Il fut puni par celles-ci et ses neuf enfants furent changés en quilles. Lui-même fut transformé par Apollon en boule.

La disposition des neuf quilles reproduit la tétractys pythagoricienne sans son sommet. Le bowling moderne à dix quilles est beaucoup plus récent.

⁴⁶⁵ MR IX, 12.

Si la scène fait allusion à l'éclaircissement du miroir, le secret en est bien dissimulé.

La nuit du destin (troisième et dernière)

La troisième nuit, il s'assit à nouveau sur son tour et dit tristement : « Si seulement je pouvais frissonner ! » Quand il commença à se faire tard, six hommes immenses entrèrent dans la pièce portant un cercueil. « Hi ! Hi ! Hi ! » dit le garçon, « voilà sûrement mon petit cousin qui est mort il y a quelques jours seulement. » Du doigt, il fit signe au cercueil et s'écria : « Viens, petit cousin, viens ! » Les hommes posèrent la bière sur le sol ; il s'en approcha et souleva le couvercle. Un mort y était allongé. Il lui toucha le visage. Il était froid comme de la glace. « Attends », dit-il, « je vais te réchauffer un peu. » Il alla près du feu, s'y réchauffa la main et la posa sur la figure du mort. Mais celui-ci restait tout froid. Alors il le sortit du cercueil, s'assit près du feu et l'installa sur ses genoux en lui frictionnant les bras pour rétablir la circulation du sang. Comme cela ne servait à rien, il songea tout à coup qu'il suffit d'être deux dans un lit pour avoir chaud. Il porta le cadavre sur le lit, le recouvrit et s'allongea à ses côtés. Au bout d'un certain temps, le mort se réchauffa et commença à bouger. « Tu vois, petit cousin », dit le jeune homme, « ne t'ai-je pas bien réchauffé ? » Mais le mort, alors, se leva et s'écria : « Maintenant, je vais t'étrangler ! » - « De quoi ! » dit le garçon, « c'est comme ça que tu me remercies ? Retourne au cercueil ! » Il le ceintura, et le jeta dans la bière en refermant le couvercle. Les six hommes arrivèrent alors et l'emportèrent. « Je ne réussis pas à frissonner », dit-il. « Ce n'est décidément pas ici que je l'apprendrai. »

À ce moment précis entra un homme plus grand que tous les autres et qui avait une mine effrayante. Il était vieux et portait une longue barbe blanche. « Pauvre diable », lui dit-il, « tu ne tarderas pas à savoir ce que c'est que de frissonner : tu vas mourir ! » - « Pas si vite ! » répondit le garçon. « Pour que je meure, il faudrait d'abord que vous me teniez. » - « Je finirai bien par t'avoir ! » dit le monstrueux bonhomme. « Tout doux, tout doux !

ne te gonfle pas comme ça ! je suis aussi fort que toi. Et même bien plus fort ! » - « C'est ce qu'on verra », dit le vieux. « Si tu es plus fort que moi, je te laisserai partir. Viens, essayons ! » Il le conduisit par un sombre passage dans une forge, prit une hache et d'un seul coup, enfonça une enclume dans le sol. « Je ferai mieux », dit le jeune homme en s'approchant d'une autre enclume. Le vieux se plaça à côté de lui, laissant pendre sa barbe blanche. Le garçon prit la hache, fendit l'enclume d'un seul coup et y coinça la barbe du vieux. « Et voilà ! je te tiens ! » dit-il, « à toi de mourir maintenant ! » Il saisit une barre de fer et se mit à rouer de coups le vieux jusqu'à ce que celui-ci éclatât en lamentations et le suppliât de s'arrêter en lui promettant mille trésors. Le jeune homme débloqua la hache et libéra le vieux qui le reconduisit au château et lui montra, dans une cave, trois caisses pleines d'or. « Il y en a une pour les pauvres, une pour le roi et la troisième sera pour toi », lui dit-il. Sur quoi, une heure sonna⁴⁶⁶ et le méchant esprit disparut. Le garçon se trouvait au milieu d'une profonde obscurité. « Il faudra bien que je m'en sorte », dit-il. Il tâtonna autour de lui, retrouva le chemin de sa chambre et s'endormit auprès de son feu. Au matin, le roi arriva et dit : « Alors, as-tu appris à frissonner ? » - « Non », répondit le garçon, « je ne sais toujours pas. J'ai vu mon cousin mort et un homme barbu est venu qui m'a montré beaucoup d'or. Mais personne ne m'a dit ce que signifie frissonner. »

Le roi dit alors : « Tu as libéré le château de ses fantômes et tu épouseras ma fille. » - « Bonne chose ! » répondit-il, « mais je ne sais toujours pas frissonner. »

Dans la première partie de la nuit, apparaît un mort, que notre intrépide ressuscite en trois reprises en lui communiquant sa propre chaleur. C'est certainement aidé par Hermès qu'il réussit cette prouesse. La chaleur des mains ne suffit guère, leur friction non plus, il s'agit de partager le même

⁴⁶⁶ Voir note 436.

lit⁴⁶⁷. Les alchimistes n'ont-ils pas dit souvent que la température idéale du fournel était de trente-sept degrés ?

Qui est-ce, ce défunt ?

Le texte allemand le nomme *Vetterchen*⁴⁶⁸, « le petit père » du héros, son oncle ou son proche parent. N'a-t-il pas ressuscité son véritable prochain, le père Adam, tellement écrasé là-dessous qu'il en est diminué ?

Mais pourquoi, diable, cet être à peine revenu à la vie veut-il étrangler son bienfaiteur ? La question surgira spontanément, même à un jeune enfant. Nous y voyons une allusion à la partie divine en chacun de nous, qui, une fois réveillée, prend peu à peu le dessus sur la partie mortelle.⁴⁶⁹ Replacer le resuscité dans son cercueil signifie probablement lui faire reprendre sa mesure dans sa prison ici-bas. Tout est replacé dans le vase, mais cette fois la matière est vivante !

Si le tour de potier, l'étau pour tailler et le feu ont été salutaires au cours des trois nuits, il n'est aucun outil qui puisse être emporté lors de l'épreuve finale. Ce fragment du *Lumen de Lumine* d'Eugène Philalèthe le décrit magistralement :

Ce guide vous amènera à la Montagne à minuit, lorsque toutes les choses sont silencieuses et obscures. Il est nécessaire que vous vous armiez d'un courage résolu et héroïque, de peur que vous soyez effrayés par ces choses qui arriveront, et ainsi que vous ne retombiez. Vous n'avez besoin ni d'épée, ni d'aucune autre arme physique : invoquez simplement Dieu sincèrement et cordialement. Quand vous aurez découvert la Montagne, le premier miracle qui

⁴⁶⁷ Épisode peut-être inspiré par *Ecclésiaste* IV, 11 : « De même, si deux couchent ensemble, ils auront chaud ; mais celui qui est seul, comment aura-t-il chaud ? »

⁴⁶⁸ Mot apparenté à *Vater*, « père », en sa forme diminutive. Souvent traduit par « oncle » ou « parent ». Ici le traducteur choisit curieusement « cousin ».

⁴⁶⁹ « Il faut qu'il croisse et que je diminue » (*Jean* III, 31). Le support humain perd peu à peu son importance, au contraire du corps glorieux de l'homme divin qui ne cesse de croître.

*apparaîtra est celui-ci : un vent très véhément et très grand qui ébranlera la Montagne et fera voler en éclats les rochers. À votre rencontre viendront aussi des lions, des dragons et autres bêtes horribles, mais ne craignez aucune de ces choses. (...) Après toutes ces choses vers l'aube, il y aura un grand calme, vous verrez l'Étoile du jour se lever. À l'aube, vous apercevrez le grand trésor*⁴⁷⁰.

Voyons à présent où se dirigent nos deux antagonistes ? Vers une fonderie, une forge, un lieu cher au dieu Vulcain.

Une fonderie est le lieu où l'on fait habituellement fondre le métal. Là se trouvent les deux enclumes.

L'enclume fendue est un thème classique que l'on trouve chez Pline⁴⁷¹. Elle est réputée infrangible⁴⁷². Selon ce dernier, seul le diamant, l'*adamas* en grec⁴⁷³, permet de fendre les enclumes. Il faut



⁴⁷⁰ T. Vaughan, *Œuvres Complètes*, La Table d'Emeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, p. 309.

⁴⁷¹ Pline, *livre XXXVII*.

⁴⁷² En allemand, lorsqu'on évoque une chose extrêmement dure, on la qualifie d'*amboszhart*, « dure comme une enclume ».

⁴⁷³ ἄδαμας, « le diamant » ou « l'acier », signifie « indomptable », de δαμνημι, « dompter », précédé de l'alpha privatif. Nous le rapprocherions volontiers de la parcelle divine insécable en chaque homme, dite Adam. Isidore dit que « l'adamas est le plus dur de tous les corps. Il possède une antipathie pour le sang de bouc qui le désagrège » (Isidore, *Étymologies*, XII, 1, 14).

donc nécessairement que notre héros soit en possession de son Adam vivifié pour venir à bout de l'enclume⁴⁷⁴ et la dissoudre.

Quant à la hache, Héphaïstos le forgeron s'en servit pour fendre le crâne de Zeus et en faire sortir Athéna, la Sagesse.

L'œuvre de cuisson peut alors commencer. Notre *Dummbart* a rencontré *Weiþbart*⁴⁷⁵, son adversaire, un homme apparemment malveillant qui a premièrement l'intention de le mettre à mort, mais qui lui indique finalement le lieu secret des richesses. L'homme muet se met à parler après avoir rencontré la Barbe Blanche. Le vieux *ıþr* (*zaken*) à la barbe candide a transmis.

Les deux parties de l'homme sont réunies, comme le conte l'a déjà évoqué à plusieurs reprises. La longue barbe blanche est le symbole de la sagesse et de la pure parole d'en haut. Elle se loge alors dans l'homme. Après une telle lutte, notre valeureux protagoniste mériterait bien un autre nom, comme Israël⁴⁷⁶ par exemple.

La chose communiquée à cet endroit redoutable s'appelle *Tekhelet* en cabale hébraïque et ressemble à un fil de barbe⁴⁷⁷.

Le mercure volatil est soudain fixé⁴⁷⁸ à la partie basse par adaptation, comme le dit Gérard Dorn, c'est-à-dire que le feu du ciel est attaché à la terre.

⁴⁷⁴ Le héros germanique Siegfried accomplit également le prodige de fendre une enclume avec une épée qui a été confectionnée à partir de la réunion des deux morceaux d'un ancien glaive de son père Sigmund. Wagner s'est inspiré du présent conte pour sa tétralogie « L'anneau du Niebelung » (voir l'image ci-dessus).

⁴⁷⁵ Le jeune idiot rencontre le vieux sage.

⁴⁷⁶ Nom donné par l'ange Samaël (le Sar d'Ésaü) à Jacob, signifiant « il a vaincu Dieu ». Cf. *Genèse* XXXII, 28 (voir illustration p. 226 : *L'ange de la mort*, tableau de Louis Cattiaux).

⁴⁷⁷ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, *op. cit.*, pp. 191-192.

⁴⁷⁸ Prométhée enchaîné au rocher, le Christ fixé à la croix, ou encore Ulysse fixé au mât de son navire représentent cette même fixation.

En atteste le mythe de Junon⁴⁷⁹ qui, après avoir été pendue par les mains au haut du ciel, fut fixée aux enclumes de l'or terrestre d'Énée⁴⁸⁰.



Une autre version du conte montre à la place de la fixation dans l'enclume un sac magique⁴⁸¹ dans lequel entre le diable cornu auquel notre jeune-homme fait face ou encore une serrure dans laquelle il coince le doigt du géant⁴⁸².

Notre jeune-homme mérite le titre de héros, il a connu Héra. Il est parvenu à faire descendre⁴⁸³ l'esprit qui s'incarne alors en lui. Cette opération est, à notre humble avis, l'objet de cette sourate du Coran, appelée « nuit du destin »⁴⁸⁴.

⁴⁷⁹ Illustration : *La punition de Junon* par Le Corrège.

⁴⁸⁰ E. d'Hooghvorst, *ibid.*, p. 120.

⁴⁸¹ Pierre sans Peur, conte du Cantal, *op. cit.*

⁴⁸² Version du conte de la région de Paderborn.

⁴⁸³ Le *tanzil* des musulmans : faire descendre la partie qui manque à l'Adam, resté en bas.

⁴⁸⁴ Sourate *ليلة القدر (Laylat-ul-Qadr)* : la nuit glorieuse où le Coran fut révélé pour la première fois (voir illustration).

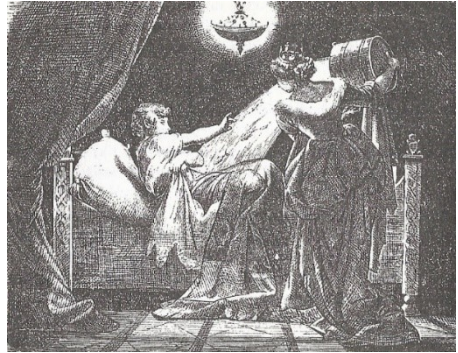
Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Nous l'avons certes, fait descendre pendant la nuit d'Al-Qadr⁴⁸⁵. Et qui te dira ce qu'est la nuit d'Al-Qadr ? La nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois. Durant celle-ci descendent les Anges ainsi que l'Esprit, par permission de leur Seigneur pour tout ordre. Elle est paix et salut jusqu'à l'apparition de l'aube.



Epilogue

On alla chercher l'or et les noces furent célébrées. Mais le jeune roi continuait à dire : « Si seulement j'avais peur, si seulement je pouvais frissonner ! » La reine finit par en être contrariée. Sa camériste dit :

« Je vais l'aider à frissonner ! » Elle se rendit sur les bords du ruisseau qui coulait dans le jardin et se fit donner un plein seau de goujons. Durant la nuit, alors que son époux dormait, la princesse retira les couvertures et versa sur lui



⁴⁸⁵ Le Glorieux.

l'eau froide et les goujons, si bien que les petits poissons frétilaient tout autour de lui. Il s'éveilla et cria : « Ah ! comme je frissonne, chère femme ! Ah ! Oui, maintenant je sais ce que c'est que de frissonner. »

Comme dans la plupart des cas, le conte se termine par l'union des deux principes, masculin et féminin⁴⁸⁶. L'épisode des goujons est une chute plus qu'étrange. Goethe s'étonne même que le héros ait découvert le frisson par le biais d'une farce féminine⁴⁸⁷ ! Il ne peut s'agir que d'une allusion au Christ-Ἰησοῦς. La preuve en est – nous l'avons déjà dit plus haut – que d'autres versions ont à cet endroit une ou plusieurs colombes qui font frissonner notre audacieux. Si la colombe est le symbole évident de la venue de l'Esprit Saint, le petit poisson suggère évidemment la naissance du Christ, fruit de l'union de ce qui est en haut avec ce qui est en bas.

Peut-être le verset suivant peut-il convenir pour décrire le frisson ressenti.

*Christ est vivant et il revient quelquefois sur la terre,
mais peu le voient, peu le reçoivent et peu le goûtent en
vérité. Révélation incroyable, qui nous fait trembler de
joie et d'espérance*⁴⁸⁸.

Telle qu'elle est présentée, l'histoire n'indique aucun sentiment de peur du héros, ni surtout aucun frisson avant la nuit avec la fille du roi. Cependant, si Hans répond au roi qu'il n'a pas encore appris à frissonner, il a, en revanche, certainement expérimenté le mystère du dieu Pan⁴⁸⁹ et de sa peur panique, pendant ces trois nuits. De nombreux traits caractéristiques de ce dernier se retrouvent dans le personnage

⁴⁸⁶ Certaines versions du conte font intervenir le frisson avant le mariage.

⁴⁸⁷ *Durch einen absurden Weiberspaß... meisterhaft erfunden*. Voir H. Rölleke, *Grimm Märchen*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 1998.

⁴⁸⁸ *MR XXV*, 40.

⁴⁸⁹ Faut-il vaincre le dieu Pan pour dissoudre l'*adamas* dans le sang de bouc évoqué plus haut ?

chrétien du Diable : les pattes bifourchues, les cornes, la peau poilue, les sabots et l'odeur.

Conclusion

Plutôt que d'avoir percé tous les mystères du conte et d'en avoir élucidé tous les symboles, nous espérons plus modestement avoir attiré l'attention du lecteur sur l'un ou l'autre aspect plus profond ou alchimique de ce récit. Il existe certainement une



abondance de contes et de récits. Et la tradition germanique en regorge. Tous ne véhiculent pas l'authentique tradition des adeptes. Loin s'en faut. Nous ne pouvons affirmer que celui-ci est l'œuvre d'un connaisseur, mais il méritait, à notre humble avis, que l'on s'y attarde quelque temps, car un secret s'y trouve, et c'est celui-là que nous avons tenté d'éclairer.

Nous devons confesser également que la tâche que nous nous étions impartie au départ, de commenter ce conte alambiqué, s'est révélée peu à peu impossible, car seule l'expérience permet de démêler la trame et de voir clair dans ces obscures aventures. La recherche amène certainement de très nombreuses informations, parfois intéressantes, moult rapprochements, souvent hasardeux, mais nous devons ici admettre humblement que les débrouiller et les ordonner est une tâche plus qu'ardue.

À propos des contes de fées en général et de leur difficulté, EH écrit : « (...) C'est un peu comme les contes de fées,

que j'ai toujours aimés, bien qu'ils ne disent pas clairement ce qu'il faut mettre dans son athanor. »⁴⁹⁰

Et au sujet des vainqueurs de dragon, qui épousent la fille du roi, Louis Cattiaux écrit :

Le symbole de la Vierge est proche et connu de nous, et il doit suffire, cependant toutes les histoires de dragons et de filles du Roi données en récompense à celui qui vainc le dragon sont bien instructives à mon avis pour les plus intelligents d'entre les chercheurs. Et nous retombons ainsi sur l'histoire du serpent antique et chaotique ⁴⁹¹.

Puissions-nous à l'aide du Seigneur Tout Puissant et en suivant les traces d'EH, retrouver le goût, c'est-à-dire la sagesse⁴⁹² de ces mythes, et être trouvés prêts au moment d'affronter ces formidables épreuves.

⁴⁹⁰ Lettre d'Emmanuel d'Hooghvorst à Louis Cattiaux dans *Le Miroir d'Isis*, n°25, 2018, p. 96

⁴⁹¹ Lettre de Louis Cattiaux à Emmanuel d'Hooghvorst, *ibid.*, p. 99.

⁴⁹² *Sapientia*, « la sagesse », vient de *sapere*, « goûter ».